

SAISON 2012-2013

ALGÉRIE JE T'AI ME

MAISON DE LA MUSIQUE
DE NANTERRE



MAIRIE DE NANTERRE

Livret édité pour l'escale Algérie je t'aime
de la Maison de la musique de Nanterre,
Septembre 2012 – mars 2013.

Cette escale Algérie, je t'aime s'inscrit dans
le cadre du cinquantenaire de l'indépendance
de l'Algérie coordonné par la ville de Nanterre.
1962/2012 : Nanterre Algérie, renouer les fils
de l'histoire

AS-SALÂM 'ALEÏKOUM

Nanterre, comme bien d'autres villes de périphérie, est un territoire d'histoire, semé de mémoires populaires et multiples. C'est pourquoi, dans la continuité de 2003, année de l'Algérie à Nanterre et de la Commémoration du 17 octobre 1961, elle célèbre en cette année 2012, le Cinquantenaire de la fin de la guerre et de l'indépendance de l'Algérie.

Attentive à l'histoire de la ville de Nanterre et de ses habitants, la Maison de la musique de Nanterre lance une invitation au voyage avec l'escale *Algérie, je t'aime*. Tout au long de la saison, de nombreux artistes en concert, pour la plupart vivant en Île-de-France, des rencontres musicales en quartier, deux expositions photos, des projections de scopitones (clips musicaux) dans les bars et les centres sociaux vous attendent.

Car il s'agit bien de mettre en valeur les richesses musicales du Maghreb et les artistes algériens et algériennes issus de l'immigration et de les partager à Nanterre avec l'ensemble des habitants. Venez profiter de la générosité et du talent de ces artistes et de la richesse de leur culture, contribution inestimable – et trop souvent sous-estimée – au foisonnement de la culture hexagonale.

Nanterre Algérie, renouer les fils de l'histoire



Lili Labassi

MOI JE VIENS DE LÀ
OÙ L'ON M'AIME
JE VIENS DES ÎLES,
OU DES CAVES,
OU DES HALLS
JE VIENS DU SABLE
OU DU GHETTO

IDIR



Blond-Blond

Entretien avec Rabah Mezouane

Programmateur à l'Institut du monde arabe (Paris) et conseiller
artistique sur l'escale Algérie, je t'aime

Nanterre est un lieu attaché aux grandes cités établies après les accords d'Evian en 1962...

Dans la mémoire collective algérienne, Nanterre garde une image amère : c'était là que se trouvaient les cités de transit, les bidonvilles de sinistre mémoire. L'autre France, pour paraphraser un très beau film sur le sujet. C'était déjà une population à part, alors que c'est une part de la population française. Les gens arrivaient là et survivaient dans des conditions catastrophiques. De véritables gourbis !

Marseille était la grande porte d'entrée de ces exilés...

Le lien était direct avec le port. De Blond-Blond à Khaled, ils sont nombreux à être passés par Marseille, une ville méditerranéenne moins douloureuse que Paris pour cette communauté. Certains s'y sont fixés, et la grande majorité a essaimé ailleurs, dans les grands bassins industriels où il y avait du boulot, notamment en région parisienne.

La culture algérienne transite-t-elle par Nanterre à l'époque ?

Nanterre inspirait les auteurs et chanteurs qui évoquaient souvent ces conditions de survie. C'était une enclave communautaire algérienne où la fédération française du FLN a beaucoup recruté. Des militants qui ont participé à la grande manifestation du 17 octobre 1961 et qui ont été jetés en prison. L'artistique se nourrit beaucoup plus de cette souffrance que des instants fugaces de bonheur, qui existaient néanmoins. Il y a eu des moments de solidarité extraordinaires entre les habitants, toute une vie se recréait.

Certains artistes y ont grandi, comme la chanteuse lyrique Malika Bellaribi-Le Moal, dont le père tenait une épicerie à Nanterre. Mais la culture de l'exil s'est plutôt forgée ailleurs : dans les bistrotts de Saint-Denis ou de Billancourt où se trouvaient les usines, pour la plupart tenus par la communauté kabyle, dans les cafés de Saint-Michel comme le tabac La Favorite qui existe toujours, et les cabarets comme le Tam Tam tenu par le père de Warda, ou le fameux El Djazaïr.

Les travailleurs allaient s'y distraire, les vendredis et samedis soirs, et le dimanche après-midi, une habitude qui s'est d'ailleurs maintenue dans la communauté. Ils faisaient la tournée des bistrotts en fonction du programme qui était annoncé sur de simples ardoises.

Le bistrot est un lieu essentiel...

C'est le reflet de cette communauté : on y vient pour voir et être vu, prendre des nouvelles du pays et se donner des rendez-vous. C'est un lien social très fort. Et l'on y rencontre des artistes comme Dahmane El Harrachi qui partagent les mêmes galères : la plupart des chanteurs de l'exil travaillaient par ailleurs. Certains faisaient les trois huit à l'usine, d'autres étaient épiciers...

Akli Yahiaten a eu cette belle formule : «L'usine, c'était pour mes enfants et la musique pour moi». Une manière de dire que la musique était sa passion. C'était le seul moment de liberté pour ces travailleurs de l'invisible. Cela compensait de nombreux manques, à commencer par l'éloignement familial. Cette absence est omniprésente dans la thématique des musiciens, qui exorcisent cette douleur.



Cherifa



Akli Yahiaten



Mazouni

Les chanteurs « algériens » s'adaptent-ils au panorama de la chanson française ?

Dès les années 1940, certains chantent du mambo et du cha-cha-cha comme El Hasnaoui, et plus tard, Mazouni chante du yéyé. Rachid Taha leur a rendu un double bel hommage. Mais en même temps, la fibre algérienne est bien présente, ce qui créé une coexistence inédite.

Et inversement, quel a été l'apport de la culture algérienne dans le paysage français ?

Il a été quand même marginalisé, malgré de réels succès. Comme ceux qui chantaient en arabe dialectal ou en kabyle, qui ont pourtant eu des disques d'or dans les années 1970, à l'instar de Slimane Azem et Noura qui avait chanté à l'époque une chanson, « Cette vie-là », signée par un auteur encore inconnu, nommé Michel Berger ! Et à côté, certains ont pleinement intégré la chanson française, comme Mouloudji ou Vincent Leed, un rockeur qui chantait en anglais et en français. Il y avait aussi de nombreux musiciens, dont le Marocain Vigon ou le guitariste El Hadi, un copain d'enfance de Johnny également, qui jouait dans le groupe Les Vautours avec Jacques Dutronc.



samira-brahmia

Les années 1990 ont été un autre temps d'exil... L'immigration n'est plus la même. Qu'en est-il de l'apport culturel ?

À partir de 1992, la situation politique en Algérie favorise une grande vague d'émigration. Mais ce ne sont plus les paysans et montagnards qui venaient vendre leur force de travail après avoir été spoliés de leur terre. Ce sont plutôt des urbains, des Algérois : d'un côté, des intellectuels au motif qu'ils étaient en danger par les actions des GIA ; de l'autre, des militants ou des sympathisants du FIS, au motif qu'ils étaient persécutés par le gouvernement.

C'était un ensemble très hétérogène, pour ne pas dire contradictoire. Des chanteurs de chaâbi et de raï ont débarqué, chose inimaginable quelques années auparavant. Fadela est ainsi venue à Nanterre durant ces années noires.



Abdelkader Chaou

Ces cultures sont toujours autant marginalisées ?

Non. Dès 1975, Idir, qui vient de s'installer à Paris, connaît un succès planétaire avec *A Vava Inouva*. Il est classé deuxième derrière Mike Brandt sur Europe 1, une première ! À la même époque, de nombreux musiciens algériens ont été épaulés par des chanteurs : de François Béranger à Francis Cabrel en passant par Jean-Jacques Goldman.

Dix ans plus tard, il y a eu la grande vague du raï et aujourd'hui le hip-hop dont les chanteurs sont imprégnés de la culture algérienne en filigrane, comme Rim K.

Cette escale Algérie, je t'aime donne justement la parole à cette diversité...

Oui, il y a du chaâbi, du raï, mais aussi du rock berbère. Je vais également donner une série de conférences musicales sur diverses thématiques comme l'exil, Voix de femmes. Nous avons aussi le projet de répertorier tous les musiciens d'Île-de-France dans un fascicule, un travail de recensement qui n'a jamais été fait, contrairement à la région Rhône-Alpes. Justement, Rachid Taha qui a vécu à Lyon est également invité sur cette escale notamment avec son ami Rodolphe Burger mais aussi avec des musiciens locaux. Et on va projeter des scopitones, les clips de l'époque.

L'idée est de recréer cet univers, pour que les jeunes générations l'appréhendent un peu mieux. Nous nous appuyons sur le travail entrepris, il y a quelques années déjà, par l'émission *L'œil du cyclone*, à travers le documentaire *Scopitones arabes et berbères*.

À chaque projection que j'ai pu faire, je me suis rendu compte de la grande surprise du public qui découvre des immigrés en costard, de belles nanas, comme les Clodettes, sur certaines séquences. Rien à voir avec l'image que l'on se fait de cette époque.

Entretien réalisé par Jacques Denis. Mai 2012



Idir

JE ME RAPPELLE
CETTE NUIT D'ORAGE
ENTOURÉ DE MON PÈRE
ET DE MA MÈRE
EN EXIL
DÈS MON JEUNE ÂGE
J'AI PRÉPARÉ MES
AFFAIRES
POUR MON PREMIER
VOYAGE

SLIMANE AZEM



Rabah Asma

- 2 -

Scopitones dans les bars...



Luc Cherki

J'AI ME TOUTES LES VILLES,
UN PEU PLUS PARIS
MAIS RIEN NE VAUT L'ALGERIE
COMME ELLE EST BELLE,
ON L'AI ME A LA FOLIE
OU QU'ON SOIT
ON NE L'OU BLIE PAS
L'ALGERIE, ON L'AI ME TANT.

LILI BONICHE



Lili Boniche

Rassembler les générations afin de montrer les richesses musicales de l'immigration maghrébine en France, richesses qui font aujourd'hui partie du patrimoine musical hexagonal, c'est là toute l'ambition de Scopitones dans les bars.

Ainsi, de septembre à décembre, la Maison de la musique de Nanterre organise une série de projections de *Trésors de scopitones arabes et berbères*, film documentaire historique sur les musiciens maghrébins des années 60 / 70.

Dans les bars de la ville, les foyers de travailleurs ou les centres sociaux, ces projections font l'objet de rencontres animées par Rabah Mezouane, programmateur à l'Institut du monde arabe à Paris et conseiller artistique sur l'escale *Algérie je t'aime*, et sont suivies de concerts donnés par des musiciens nanterriens, dont Slimane Oukil, joueur de mandole, ou des musiciens invités.

Un peu d'histoire

par Michelle Collerey

Le nom scopitone, qui désigne aujourd'hui le film, qualifiait auparavant l'appareil destiné à le projeter. Par habitude et souci de commodité, le nom a servi à désigner les bandes de 16 mm que l'on mettait à l'intérieur des machines scopitone. L'appareil permet de stocker 36 films tournés en 16 mm, d'une durée moyenne de 3 minutes, projetés sur un écran de 54 cm. Sa fonction première est de concurrencer, voire de remplacer dans les cafés, les juke-boxes pour offrir au consommateur l'image en plus du son. Entre 1960 et 1980, près de 680 films sont réalisés, en partie par Alexandre Tarta et Claude Lelouch.

« En 1996, alors que nous nous trouvions chez la productrice Mme Davis-Boyer à rechercher des scopitones pour un documentaire musical sur la musique judéo-arabe, nos yeux tombent sur quatre boîtes contenant des bobines de films en 35 et 70 mm. Le mot « arabe », inscrit à la craie sur les boîtes éveille notre curiosité. Interrogeant la productrice, celle-ci répond que ce sont des négatifs de films musicaux arabes destinés à la clientèle immigrée des cafés des années 70. Je repars avec les bobines sous le bras, convaincue que je viens de récupérer ces fameux scopitones disparus avec les machines qui portaient leur nom au début des années 80. Et contrairement aux apparences et malgré les 20 ans, voire 30 pour certains, passés dans un garage, la plupart des films sont en bon état.

(...) Diffusé dans le cadre de soirées privées ou des festivals, le film séduit le grand public, autant que les jeunes d'origine maghrébine qui ouvrent d'autres yeux sur un passé souvent douloureux. Ce film leur permet de retrouver des traces d'histoire de leurs parents immigrés, des immigrés déchirés, nostalgiques, mais pas tristes ou misérabilistes pour autant ! »

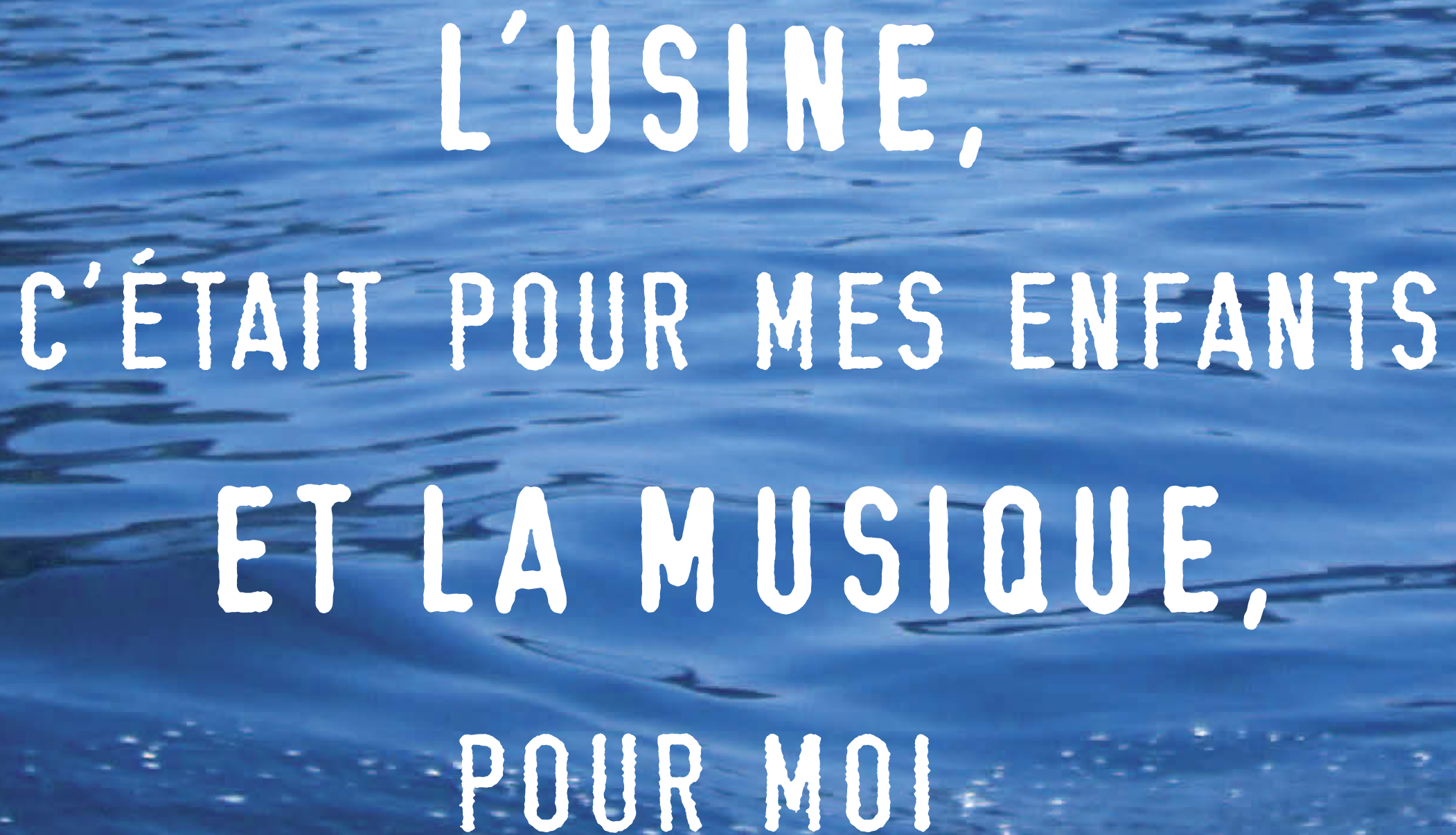


Ait Menguelat



Cheikh El Hasnaoui





L'USINE,
C'ÉTAIT POUR MES ENFANTS
ET LA MUSIQUE,
POUR MOI

AKLI YAHIAËN



Salah Saâdaoui

Le blues des exilés

par Rabah Mezouane

L'exil fut leur royaume, l'usine, entre les ordres aboyés par les contremaîtres et le choc des carrosseries, leur gagne-pain, et les bars leur salon de musique. Entre 1930 et 1960, la plupart des chanteurs maghrébins étaient des amateurs travaillant le jour, dans des conditions souvent pénibles, et jouant le soir dans des cafés.

Une sorte de mémoire collective

De leurs doubles vies ont jailli des chants qui traduisaient les différents « âges » de l'immigration et constituaient aujourd'hui une sorte de mémoire collective. De fait, ces artistes, au statut particulier, ont bercé la solitude des migrants, transmis le patrimoine de la communauté et participé à la construction de nouvelles symboliques.

Au fil du temps, le répertoire et ses chantres se sont adaptés à d'autres configurations et ont évolué parallèlement au devenir et à l'histoire de l'immigration sur plus d'un demi-siècle. Ils avaient pour nom Cheikh El Hasnaoui, Slimane Azem, Mohamed Mazouni, H'nifa, Aït Farida, Ourida, Bahia Farah, Hocine Slaoui, Dahmane El Harrachi, Akli Yahiaten, Kamel Hamadi, Mohamed Jamoussi, Missoum, Salah Saâdaoui ou Oukil Amar, et ils vivaient principalement en France, où se sont dessinés les premiers contours de la chanson maghrébine.

De Belleville à Barbès

Ils ont donc fait leur carrière à l'ombre des bistrotts tenus par leurs compatriotes, évoluant sur des scènes de fortune, soit quelques chaises autour d'une table où trônaient deux ou trois micros, de temps à autre parasités par de terribles larsens. Entre Bastille, Nation, Saint-Michel, La Motte-Piquet-Grenelle, Belleville et Barbès, le public, exclusivement communautaire, généralement masculin et préalablement informé par quelques lignes tracées sur une ardoise, venait applaudir les chanteurs annoncés. Cela se passait le vendredi et le samedi soir, plus une supplémentaire le dimanche après-midi.



Slimane Azem



Dahmane El Harrachi

Dans une ambiance embuée par la nostalgie et chauffée par la pression des demis, les clients – issus de cette population à part qui est pourtant une part de la population française – buvaient les paroles de ces musiciens qui leur ressemblaient tant. Comme beaucoup d'entre eux, ils exerçaient des travaux pénibles pendant la semaine et attendaient impatiemment le week-end pour s'enivrer d'un peu d'airs du « bled ».

Parfois, ils passaient le samedi après-midi dans quelques salles obscures comme le *Delta* ou le *Louxor*, avec mini-concert en prime lors de l'entracte chocolatée, pour rêver, les yeux ouverts, au son de la voix d'un Abdel Halim Hafez susurrant, plein écran, des chants mélancoliques. Et puis, il y avait la radio ou le disque pour s'émouvoir au rythme des chansons d'Oum Kalsoum et aussi les scopitones pour repasser le film de sa vedette préférée

Les nouvelles générations artistiques

Par la suite, enfants et petits-enfants de la première génération d'immigrés ont su répercuter en berbère, en arabe ou en français cette identité plurielle forgée dans la douleur et les brûlures de la nostalgie. Pendant un certain temps, ceux qui ont accompagné les premiers pas de l'immigration, à travers leurs mélodies et leurs propos reflétant les vicissitudes de l'époque, n'étaient, pour les nouvelles générations artistiques, que de vagues noms et quelques refrains, s'échappant, souvent par bribes, de la chambre des parents. Ces souvenirs musicaux d'enfance finiront pourtant par rejaillir de la mémoire sous forme de reprises entre les années 1980 et 2010.

Le combo féminin Djurdjura ouvre le bal en réinterprétant, sous un nouvel habillage instrumental, *Nedhlev Rebbi*, un titre mélancolique de Slimane Azem. Le répertoire du fameux fabuliste – disque d'or en 1970 – a été le plus revisité. On citera la version d'*Idbehred Wagour* par le regretté Brahim Izri, qui avait également remis au goût du jour le *Ruh Rebbi a-Dhisabel* du duo légitime formé par Nora et Kamel Hamadi, l'adaptation très électrique d'*Azgar Yaâqel Gmas* par Hamou Cheheb et celle non moins remuante de *Effegh Ayajrad Tamurtiw* par la formation Rockin' Babouche.

Les mélodies de Slimane ont inspiré également des artistes comme Boudjemaâ Agraw (*A Moh A Moh*), Kamel Messaoudi (*Lwaqt Aghadar*), Nassima (en duo avec Idir sur *Ayafrux*) et Nouredine Chenoud (*Ayuliw Heniyi*). Ce dernier, repreneur



Oum Kalsoum

YA PAS D'EMBAUCHE
CEST TROP TARD
LE DIRECTEUR
IL N'EST PAS LÀ
TU T'APPELLES ALI
ET PAS BERNARD

MOHAMED MAZOUNI



Boudjemaâ Agraw



Nourredine Chenoud

d'un titre à succès, *Chemin de fer* d'Oukil Amar, a consacré aussi un documentaire à cette figure emblématique de la culture de l'exil, qui fut le premier chanteur politiquement engagé et incorrect de l'histoire de la musique maghrébine post-indépendante.

On comprend qu'un morceau comme *Carte de résidence*, dont le sujet est plus que jamais à l'ordre du jour, soit repris aussi bien par Rabah Asma (qui a également chanté *Algérie mon beau pays* du même Azem) et l'Orchestre National de Barbès que par Mouss et Hakim. Sans oublier un jeune rappeur, Rim'K du collectif 113, qui a samplé *Thaqsit Bumqarqur* dans son album solo *L'enfant du pays*.

Les « tubes » des années 1980 - 2000

Autre patriarche redécouvert par les jeunes et les aînés : Cheikh El Hasnaoui le bluesman «hommagé» par Hamidou (*B'nat el Ghorba*), Kamel Messaoudi et Nassima (*Ya Noudjourn Ellil*), DuOud (*Sani*) et Abdelkader Chaou (*Cheikh Mokrane*). Restons dans le registre du blues pour évoquer la voix «rauisée» et «rocaillée» par l'alcool et le tabac de Dahmane El Harrachi qui aura charmé Rachid Taha (*Ya Rayah* et son destin international), Biyouna et le reggae-raïman Cheb Tarik (*Qalouli Aalik Ennas*).

Derrière sa coiffure sage et ses lunettes rassurantes, Mazouni cachait bien des trésors de titres frisant l'insolence ou l'ironie. Ce qu'ont pris pour argent comptant Rachid Taha (*Camarade*), l'ONB (*La rose*), Mouss et Hakim (*Adieu la France, Bonjour l'Algérie*) et le groupe lyonnais ZenZila (*Chérie Madame*). D'autres ont rappelé la finesse mélodique d'un Akli Yahiaten (*el Menfi* par Rachid Taha et *A-Yakham* par le band espagnol Radio Tarifa) ou d'un injustement méconnu Cheikh Arab Bouyezgaren (*Mimezrane* par Lounès Matoub).

Toutefois, à ce jour, seuls Rachid Taha et Mouss et Hakim ont entièrement consacré des enregistrements à cette culture de l'exil qui garde au fond de l'âme et du cœur une flamme qui ne s'éteindra jamais. Le premier, connu pour sa grande gueule et ses prises de position politiques ou sociales, a été le pionnier d'une mise en valeur de ces pépites qui sommeillaient dans les caves, les greniers ou dans les replis les plus intimes de la mémoire collective. Rachid, en commettant *Diwân1 et 2* n'a pas été seulement séduit par des compositions à l'orchestration déjà résolument moderne, il l'a été aussi et surtout par les thèmes.



Reinette l'Oranaise



René Perez

Tout comme pour Mouss et Hakim, ou l'inverse, dont le parcours initiatique entamé sous les couleurs de Zebda, puis accentué côté *100% Collègues*, à travers lequel ils avaient déjà rendu visite à une deuxième vague de l'exil personnifiée par Idir ou Aït-Menguellat, avant de persister et de signer sous leurs prénoms un album *Origines Contrôlées*, portant la marque d'un vécu qui ne leur est pas complètement étranger.

Et aujourd'hui...

Sauf que, depuis, les hôtels borgnes se sont mués en cités où il faut se méfier du béton toujours armé, la police se fait toujours un plaisir de vérifier les papiers et le «travail c'est la santé» excepté pour les démunis. Restent les bonnes nouvelles : le couscous est l'un des premiers plats favoris de l'hexagone et les bars naguère fréquentés par les chantres de l'«immigrITUDE» sont investis désormais par les bobos. Et surtout, vient à point nommé ce spectacle *Notre-Dame de Barbès*, imaginé par Meziane Azaïche et interprété avec justesse, à travers une tradition à la fois respectée et renouvelée, par des talents neufs comme Samira Brahmia, Sarah Guem ou Salah Gaoua.

Autant de bonnes raisons d'effectuer un retour vers le futur pour nous imprégner d'une époque qui nous éclaire davantage sur un présent tumultueux que les discours «fausse bonne conscience» sur les immigrés et leurs enfants. Allez, toute la musique vivra tant que vivra le blues de l'exil.



Rachid Taha

HÉ TOI, RÉPONDS-MOI,
APPRENDS-MOI
DONNE-MOI DE LA JOIE,
INFORME-MOI
TRANSMETS TON SAVOIR

RACHID TAHA



Djurdjura

ESCALE ALGÉRIE JE T'AIME

CONCERTS-PHOTOS-SCOPITONES-RENCONTRES

Vendredi 9 novembre à 20h30
Musiques actuelles

Rachid Taha

Rachid Taha ne sera jamais là où on l'attend, tout comme il faut. Plus vraiment de là-bas où il est né, pas tout à fait d'ici où il s'est construit. Héritier assumé de tous les exilés des années 60 dont il honore la mémoire, sans nostalgie, avec peut-être bien un rien de mélancolie au creux des reins... il incarne les désirs et délires de toute une génération.

Rachid Taha présente son dernier album en exclusivité, le 9 novembre à la Maison de la musique de Nanterre et le 24 novembre à l'Institut du monde arabe à Paris.

En partenariat avec l'Institut du monde arabe, Paris

Du 9 novembre au 24 mars
Hall de la Maison de la musique
de Nanterre - Exposition photo

Jours intranquilles Bruno Boudjelal

Français d'origine algérienne, Bruno Boudjelal pratique la photographie comme un mode de vie qui interroge sans cesse sa propre identité et nous confronte à la nôtre. Lorsque son père décide de retourner en Algérie, il l'accompagne et découvre à la fois un pays, une famille, un monde traversé de violences.

Avec cette exposition en deux temps, il nous livre dix années d'exploration très personnelle de l'Algérie, entre carnet de voyage et témoignage, qui vont l'amener à passer du noir et blanc à la couleur, à assumer de plus en plus le fait que son point de vue n'est que subjectif, marqué par son histoire personnelle, mais curieux de mettre en perspective le quotidien et l'Histoire.

Du 9 novembre au 20 décembre
Voyage à Sétif 60 photos 30x40
Vernissage le 9 novembre à 19h

Du 11 janvier au 24 mars
Algérie, d'est en ouest 50 photos 30x45
Harragas Projection & Série de 9 photos 60x90
Vernissage le 11 janvier à 19h

**Judi 29, vendredi 30 novembre et
samedi 1^{er} décembre à 20h30**
Concert-lecture
CRÉATION — PREMIÈRE EN ÎLE-DE-FRANCE

Sous la peau Camel Zekri

Guitariste traditionnel et compositeur, érudit des musiques improvisées, Camel Zekri, par sa curiosité et sa rigueur formelle, incarne mieux que quiconque la singulière trajectoire de Frantz Fanon, psychiatre martiniquais qui devint un des fervents militants de la cause algérienne. Avec le comédien Sharif Andoura.

Samedi 15 décembre à 20h30
Raï

UN SOIR À ORAN avec Fadela

Tout a commencé en 1979, à Oran : à 17 ans, Fadela enregistre *Ana ma h'lali ennoum*. Texto : Je n'apprécie plus le sommeil ! La jeune fille pas farouche sonne l'heure du réveil pour toute la jeunesse. Le raï moderne est né et l'incontestable pionnière des *cheikhates* est propulsée au firmament, notamment avec *N'sel Fik* qui annonce la déferlante sur Paris.

Dimanche 16 décembre à 16h30
Raï

UN SOIR À ORAN avec Boutaïba S'ghir

Des racines rurales profondément plantées dans l'asphalte jungle, telle est toute la différence du style de Boutaïba S'ghir. Le natif d'Aïn-Temouchent, la cité de grands poètes de la tradition bédouine oranaise, a essaimé depuis des années une série de classiques qui furent les modèles de référence des générations à venir. Khaled, le premier, le salue tel l'indétrônable roi du raï.

**Vendredi 11
& samedi 12 janvier à 20h30**
Rock berbère

UN SOIR EN KABYLIE avec Ali Amran

Une troisième voie, à mi-chemin entre les grands chanteurs kabyles qui ont bercé son enfance et le rock anglo-saxon qui fut la bande-son de son adolescence, c'est là où s'inscrit ce chanteur kabyle, tout sauf *middle of the road*. Pour s'en convaincre, écoutez *Amsbrid*, le routard en version française, un recueil à la Kerouac, décalé des ornières du consensuel.

À noter également

Samedi 19 janvier à 20h30 et dimanche 20 janvier à 16h30
Musiques actuelles

Cantique des cantiques & Hommage à Mahmoud Darwich Rodolphe Burger

En 2002, pour célébrer leur mariage, Alain Bashung et Chloé Mons prêtent serment sur la bible des chants d'amour, le Cantique des cantiques, subtilement mis

Du 11 janvier au 24 mars
Exposition photo

Jours intranquilles (suite) Bruno Boudjelal

Algérie, d'est en ouest 50 photos 30x45
Harragas Vidéos en boucle sur écran & Série de 9 photos 60x90

Dimanche 24 mars à 16h30
Chaâbi

UN SOIR À ALGER avec Abdelkader Chaou

La Casbah d'Alger colle à la peau d'Abdelkader Chaou. Né en 1941, il a été imprégné par les mélancoliques mélodées qui s'échappaient des cafés maures. En la matière, son guide spirituel sera El Hadj El Anka, le grand maître du chaâbi, dont le virtuose du mandole s'inspire pour tracer sa propre voie. Celle de toute une génération biberonnée de ces hymnes souvent joyeux, parfois amers.

en musique par Rodolphe Burger. Dix ans plus tard, le guitariste et producteur alsacien revient sur cette transfiguration du texte biblique, y adjoignant *S'envolent les Colombes* de Mahmoud Darwich.

Deux textes, l'un en hébreu récité par Ruth Rosenthal, l'autre déclamé en arabe par Rayess Bek, pour une même réflexion poétique autour des fragments d'un discours amoureux, relus et reliés par une bande-son électro-organique des plus magnétiques.

Scopitones dans les bars... et ailleurs

Les scopitones — clips des chanteurs maghrébins dans les années 60/70 — véritable mémoire musicale des immigrés en France, révèlent leurs trésors cachés et donnent l'occasion de porter un autre regard sur un aspect oublié de la culture populaire. Au programme de la soirée : projection du film documentaire Trésors de scopitones arabes et berbères, rencontre animée par **Rabah Mezouane** (chargé de programmation à l'Institut du monde arabe à Paris) et concert de **Slimane Oukil** et ses musiciens ou d'invités surprise (sauf les 22 novembre et 7 décembre).

septembre

Judi 20 à 18h Foyer
COALLIA
65 rue Rouget de Lisle

octobre

Vendredi 19 à 19h
Bar Chez Ali - 27 rue Volant

Samedi 20 à 19h
Bar Le bon coin
112 avenue Jules Quentin

novembre

Vendredi 16 à 19h
Centre social La Traverse
40 bd des Provinces françaises

Samedi 17 à 17h
Au petit bar - Place Gabriel Péri

Judi 22 à 18h30
Écomusée 2 allée des Glycines

Entre le 17 et le 24
Centre commercial
des Fontenelles
27 rue de la Paix (date à confirmer)

décembre

Samedi 1^{er} à 15h
Centre social Les Acacias
1 rue des Sorbiers

Vendredi 7 à 19h
Maison de la musique
de Nanterre
8 rue des Anciennes-Mairies

ET AUSSI

Au Théâtre Nanterre-Amandiers

Du 15 novembre au 9 décembre
Théâtre

Tout un homme **Jean-Paul Wenzel**

Une parole pleine d'humanité sur le parcours de mineurs maghrébins déracinés qu'un seul mot résume : l'immigré.
Réservation 01 46 14 70 00

À la Maison Daniel-Féry

Samedi 24 novembre à 20h30

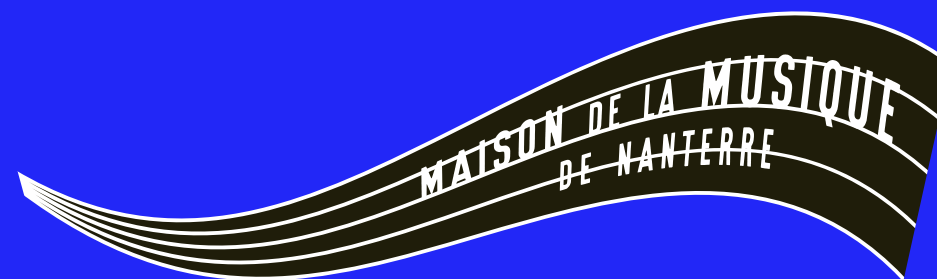
Balgérie

Pour celles et ceux qui veulent guincher sur les tubes de 1962 à aujourd'hui — Cette année-là, Ya rayah, Rock the casbah...

Dans le cadre de la Semaine de la Solidarité internationale

Entrée libre sur réservation au 3992

Directeur de la publication : Dominique Loulamié — Graphisme : Gérard Paris-Clavel avec Michel Schmitt — Impression : Allages — septembre 2012 — Les images et photos de cette brochure sont tout droits réservés.



Rejoignez-nous sur **facebook**

8 rue des Anciennes-Mairies
92 000 Nanterre

Information au 39 92 ou par courriel : billetterie@mairie-nanterre.fr

www.nanterre.fr



1962-2012

Cinquantenaire

de l'indépendance

de l'Algérie

à Nanterre